XVIe ANNEE — N° 5329 — SAMEDI 3 JUIN 1903

LA CROIX

5 CENTIMES — 41, Grande-Rue 41. — DE ROUBAIX-TOURCOING — 85, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

La journée de l'Ascension a été prise tout entière, pour Alphonse XIII, par les manœuvres du camp de Châlons qui ont été admirablement réussies à raison de la précision du tir et des mouvements.

Avant le départ, le roi avait assisté avec une profonde piété à la messe dans la chapelle des catéchismes de Sainte-Clotilde, où avaient prié son père et sa mère.

La fête s'est terminée par une brillante réception à l'Elysée.

×

Aujourd'hui vendredi, le roi d'Espagne a visité, avec une jolie perticulière, Saint-Cyr, et Versailles, plein encore du souvenir de son aïeul Louis XIV.

×

La bombe jetée sur la voiture du roi et du président mercredi soir, à la sortie du gala de l'Opéra, a soulevé l'indignation générale et jeté sur ces fêtes grandioses une note attristante bientôt effacée par les témoignages de sympathie affluent de partout et par la recrudescence des ovations faites par la population parisienne au jeune souverain.

La presse française et étrangère relève le peu de responsabilité qui retombe sur les apologistes de la propagande par le fait et sur tous les déclamateurs qui, en ameutent le peuple contre l'ordre social, préparent de tels crimes.

Les organes socialistes français font vivement gênés par cet excès de zèle.

×

L'instruction du procès de l'attentat se poursuit activement.

Il est établi que l'attentat est le résultat d'un complot ourdi à Barcelone.

Quatre membres du complot avaient été arrêtés les jours précédents.

Jeudi on a arrêté Charlos Malato qui a détenu les bombes.

On a lancé un mandat d'arrêt contre un nommé Ferros.

×

Aujourd'hui vendredi a eu lieu, à Rome, avec une grande solennité, la séance inaugurale du Congrès eucharistique international.

M. René Bazin a prononcé un discours très apprécié.

300 pèlerins français sont arrivés jeudi matin à Rome par train spécial.

×

LA GUERRE. — Les derniers rapports parvenus de Tokio précisent l'étendue du désastre russe.

Si on en excepte les prisonniers, les pertes des Russes, pendant le combat, ont été de plus de 7 000 hommes. Beaucoup de cadavres sont continuellement amenés sur le rivage.

Les pertes japonaises — d'après Togo — sont très peu élevées: 113 tués et 124 blessés seulement.

Aucun cuirassé ni croiseur japonais n'a été coulé. Trois torpilleurs et contre-torpilleurs ont été coulés par les Russes.

Rodjestvensky blessé est à l'hôpital de Sasebo.

L'amiral Felkersam est mort sur l' « Oslabia ».

Trois croiseurs et deux torpilleurs russes, échappés au désastre, sont arrivés à Vladivostok.

Voir les nouvelles de la guerre page 4.

Neuvaine du Saint-Esprit

Léon XIII, en 1897, a rendu universelle la pratique déjà très répandue de la neuvaine de l'Ascension à la Pentecôte.

A une heure si grave pour l'Eglise de France, au moment où une large effusion du Saint-Esprit nous est plus nécessaire que jamais, la famille de la « Croix » sera heureuse de s'y unir avec ferveur.

Veni, sancte Spiritus.

XXIXe pèlerinage de pénitence

A JERUSALEM

Nazareth, 29 mai, 10 heures soir.

Belles et saintes journées au Carmel et à Nazareth. Grande piété. Nous partons pour Tibériade. Les pèlerins prient sans cesse pour la France.

Tibériade, 31 mai, 7 h. 30.

Au lac Tibériade, il y a eu des communions ardentes pour le Pape et pour l'Eglise. Nous avons visité à Capharnaum les ruines de la synagogue. Tout va bien.

S. Em. le cardinal Richard publie une circulaire au sujet de l'inventaire des biens mobiliers des églises. Nous la donnerons demain.

L'ATTENTAT

La France manifestait trop de joie de recevoir le jeune roi d'Espagne. Elle était trop près d'oublier ses deuils et ses maux, elle témoignait trop de sympathie au royal visiteur, dont la jeunesse rafraîchit le protocole des élans amicaux de ses dépêches, lettres et discours, et rajeunit même M. Loubet qui a mis dans son toast de l'Elysée une cordialité toute juvénile...

L'anarchie veillait à nous rappeler la tare qui nous ronge ; elle a lancé sa bombe meurtrière sur la voiture qui ramenait le roi Alphonse et M. Loubet de la soirée de gala de l'Opéra.

Une fois de plus, Dieu a protégé la France de l'épouvantable catastrophe que lui avaient ménagée les propagandistes par le fait et les sans-patrie.

Le crime est à ce point effroyable que l'unanimité des Français le flétrit avec indignation.

Mais, dans cette unanimité, n'en est-il pas qui s'avouent au fond de leur conscience, y avoir leur part de responsabilité?

M. Combes n'a-t-il pas fait des anarchistes ses agents contre les catholiques défenseurs de la liberté?

Le parti socialiste ne s'est-il pas unifié avec les anarchistes?

Son chef, M. Jaurès, ne tient-il pas pour cette unification? Ne discute-t-il pas amicalement avec M. Hervé la question sacrilège de savoir s'il faut aimer la patrie et la servir?

N'entre-t-il pas en composition avec lui, ne défendant la patrie française que parce qu'elle est en République? Ne proteste-t-il pas contre toute précaution prise contre les crimes de l'anarchie, toujours en préparation dans ses conciliabules secrets? Ne veut-il pas en faire un parti? N'en fut-elle pas un sous M. Combes? Et, en souvenir de ce qu'elle en fut un sous M. Combes, n'a-t-elle pas été l'objet de ménagements coupables sous le gouvernement actuel?

Le crime est effroyable, ai-je dit. Mais n'était-il pas très prévu? « Compagnons anarchistes, lisait-on sur les murs de Paris, ne passez pas à l'heure des cortèges officiels dans les rues que traversera le roi d'Espagne. Il y a danger! »

L'avertissement n'était pas déguisé, surtout venant après cet autre avertissement donné par un compagnon dans la réunion du parti socialiste unifié, où Jaurès discutait avec son ami Hervé des mérites de la patrie : « Que les camarades ne se tiennent pas trop près du cortège, on ne sait jamais ce qui peut arriver! »

Le Congrès d'unification de toutes les forces socialistes de France (toujours l'unification, l'unification qui englobe tous les socialistes), le Congrès d'unification « se souvenant de Montjuich et d'Alçala del Val, avait donné mandat à la Commission administrative du parti unifié de prendre avec la Confédération générale du travail, des mesures en vue de la visite à Paris du roi d'Espagne ». Et le dernier mot de la Commission administrative était un appel à une manifestation à laquelle le prolétariat donnerait *l'ampleur et la vigueur nécessaires.*

La presse révolutionnaire se livrait à de criminelles excitations, et, depuis mardi, le drapeau noir flottait à la Bourse, dite du travail, centre de l'anarchie, un drapeau rouge, cravaté de noir, portant ces mots : *Mano negra, Barcelone, Monjuich.* Puis un calicot était accroché au balcon : « Alphonse XIII vient. A bas l'assassin de Monjuich, Barcelone, Alcala del Vall *Travailleurs, agissez suivant votre idée.* » A la fenêtre du Syndicat des limonadiers, une pancarte portait ces mots : « Il est arrivé. »

Il est arrivé, et la bombe a éclaté sur son passage.

— C'est criminel, dit M. Jaurès avec l'imbécile recul d'effroi d'un homme qui, ayant cultivé passionnément une plante vénéneuse, s'enfuirait affolé devant la mort produite par son poison.

Certes, c'est criminel, mais il ne fallait pas faciliter le crime. Il ne fallait pas se servir des anarchistes dans un intérêt politique, il ne fallait pas avilir le parti socialiste dans son unification avec les anarchistes. Ce sont des bandits; il fallait leur dire avant le crime : Vous n'êtes pas un parti, vous êtes des bandits. Après le crime, c'est trop tard. Ce sont bien toujours des bandits, mais des bandits unifiés avec les socialistes.

On connaît leur repaire; il est à la Bourse du travail. On connaît leurs excitations; elles sont dans leurs écrits, affiches et pancartes. On ne connaît que trop leurs crimes; la rue de Rohan fut le théâtre d'un des plus formidables d'entre eux.

Au gouvernement de traiter les malfaiteurs, non en hommes de parti comme l'a trop longtemps fait M. Combes, mais en bandits, comme doit le faire un gouvernement protecteur de la sécurité publique.

Elevons cependant nos cœurs et, à côté du spectacle terrifiant, plaçons le spectacle grandiose du jeune souverain d'Espagne, brave devant le danger, du peuple français unanimement debout dans une magnifique protestation contre l'infâme attentat et dans ses ovations enthousiastes à l'hôte qui en fut l'objet, et rendons grâce à Dieu d'avoir protégé ses jours.

J. B.

LES IMPRESSIONS DU ROI

Nous tenons de personnes de l'entourage d'Alphonse XIII, qu'à plusieurs reprises, le jeune roi a manifesté à ses intimes sa profonde satisfaction.

Tout en comptant sur un accueil aimable, il ne s'attendait pas à une réception si cordiale.

Les deux premiers jours, il se plaignait un peu des précautions de police prises. Aujourd'hui, il les comprend, et tout en les regrettant, il n'en apprécie que mieux la sympathie générale et expansive dont il est l'objet.

LA MESSE DU ROI

— Notre-Dame m'a protégé! aurait télégraphié le jeune roi à son auguste mère. Du moins, on lui prêtait ce mot hier matin, fête de l'Ascension, à Sainte-Clotilde, pendant qu'il remerciait Dieu de l'avoir protégé avec cette piété grave et digne qui a frappé tous ceux qui ont eu l'honneur de l'accompagner à Notre-Dame.

La messe royale n'a pas été moins impressionnante dans sa simplicité.

Sa Majesté catholique est arrivée devant la chapelle des catéchismes à 7 h. 25, saluée par le joyeux carillon des cloches. Elle était en uniforme de général d'artillerie. L'ambassadeur d'Espagne, les officiers français attachés à sa personne et toute sa suite l'accompagnaient.

M. l'abbé Gardey, curé de Sainte-Clotilde, entouré de son clergé en habit de chœur et de son Conseil de fabrique, l'a reçue à l'entrée de la chapelle, et, après lui avoir offert l'eau bénite, l'a saluée en ces termes :

Sire,

Sous le bénédiction de sainte Clotilde, patronne de notre basilique et de la France, que Votre Majesté soit le bienvenue dans cette chapelle, où, par un extraordinaire dessein de la Providence, elle a été précédée par le roi, son père, de regrettée mémoire, trop tôt ravi aux siens et à son peuple, et par la reine, sa pieuse mère, dont la sollicitude, en ce moment, est attachée à chacun des pas de Votre Majesté, sur notre terre de France, aussi heureuse qu'honorée de la recevoir.

Vous allez donc prier, Sire, où votre auguste père et votre auguste mère ont prié eux-mêmes. Leur souvenir sera doux à votre piété filiale. Permettez-nous d'unir à vos prières les prières du clergé, des membres du Conseil de fabrique et des fidèles de Sainte-Clotilde, pour la gloire de votre règne naissant et pour la prospérité de la catholique Espagne, dont vous êtes déjà le souverain bien-aimé.

Elles s'élèveront aussi en actions de grâces pour la divine protection dont Votre Majesté vient d'être l'objet. La France émue est là et, par mon humble voix, vous acclame et vous aime!

Vive le roi!

Le roi remercie gracieusement, et le cortège se dirige vers le chœur. Sa Majesté fait une génuflexion impeccable et s'agenouille sur son prie-Dieu en velours rubis galonné d'or. La chapelle est décorée d'une grande profusion de fleurs, illuminée et pavoisée.

La messe a été célébrée par M. l'abbé Mugnier, premier vicaire. Pendant tout l'office, nous a raconté un témoin oculaire, le roi a paru absorbé dans une profonde méditation; qu'il fût à genoux, assis ou debout, selon le rituel indiqué par le maître des cérémonies, son regard calme, droit, grave et même un peu triste, ne quittait pas l'autel.

Après l'Evangile, l'officiant lui a apporté le missel qu'il a baisé. De même, à l'*Agnus Dei*, M. l'abbé Gardey lui a présenté la patène pour le baiser de paix.

Pendant la consécration, il a incliné profondément la tête et est resté prosterné une bonne minute après le signal du maître des cérémonies.

La cérémonie religieuse a duré vingt-huit minutes.

Après la messe, M. l'abbé Gardey a demandé à Sa Majesté la permission de lui présenter les membres du Conseil de fabrique. Le roi a acquiescé; il a gracieusement serré la main à chacun de ces messieurs. Il avait retrouvé ce bon sourire empreint de franchise, de confiance et de belle humeur qui lui a valu les sympathies si chaudes de la foule parisienne; puis il a été reconduit à sa voiture avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

L'ATTENTAT CONTRE LE ROI D'ESPAGNE

UN COMPLOT ORGANISÉ

DEUX BOMBES

« Le roi a conquis la foule et la foule a pour lui une sorte de sentiment maternel. Aucun danger n'est à craindre. »

Ces paroles étaient prononcées à l'Hôtel de Ville par M. Rouvier, président du Conseil, à la suite du dîner offert mercredi soir à la municipalité de Madrid.

Quelques instants après, un odieux attentat était commis contre le roi et le président de la République, à l'angle des rues de Rohan et de Rivoli.

C'était au retour de l'Opéra, à minuit 25.

Le cortège, escadré de cuirassiers, venait de quitter l'avenue très brillamment illuminée et s'engageait dans la demi-obscurité de la rue de Rohan, simplement éclairée de réverbères, quand une détonation semblable à celle d'un pétard retentit. Elle fut suivie comme d'une lueur rouge ou plutôt orange. Les chevaux se cabrèrent, des cavaliers tombèrent à terre désarçonnés. Un cheval tomba comme une masse mortellement atteint. Des cris de douleurs retentirent.

C'était une bombe qui venait d'éclater du côté de M. Loubet, à 1 mètre de la voiture dans laquelle celui-ci se trouvait avec le jeune roi.

Alphonse XIII, resté très maître de lui, s'est alors levé debout dans le landau disant aux officiers et aux cuirassiers de l'escorte:

— Ce n'est rien, Messieurs, rassurez-vous.

Puis se retournant du côté de la foule, il a répété à forte voix:

— Rassurez-vous, ce n'est rien.

Les cavaliers enserrèrent de plus près la voiture royale et le cortège disparu vers la Concorde.

Les bombes

Ce n'était pas seulement une bombe mais deux qui avaient été lancées.

La première retrouvée aussitôt après l'attentat n'avait pas éclaté. Ce fut providentiel, car elle était tombée exactement sous la voiture royale. C'est lorsqu'il se fut aperçu de son lâche succès que l'anarchiste lança son deuxième engin. Celui-ci aurait pu avoir des conséquences mortelles pour le roi et le président si, par une circonstance miraculeuse, un cavalier de l'escorte n'eut fait un écart n'était venu se placer entre la bombe et la voiture. Son cavalier avait été désarçonné et la malheureuse bête fut tuée net par l'explosion.

Les gardes municipaux qui faisaient la haie formèrent un grand cercle pour écarter les curieux du lieu de l'attentat, et l'enquête judiciaire commença aussitôt.

Le préfet de police, qui était en tête du cortège, avait rebroussé chemin; il interrogeait les témoins avec M. Touny, chef de la police municipale.

Quelques minutes après, arrivaient M. Fabre, procureur de la République, et M. Leydet, juge d'instruction.

Les blessés

Pendant que les magistrats recueillaient les témoignages, les blessés étaient transportés dans des pharmacies et dirigés ensuite vers les hôpitaux.

Voici la liste des personnes atteintes par les éclats de l'engin :

1. Ferdinand-Emile Viel, gardien de la paix, 1re compagnie de réserve, atteint à l'épaule gauche, hauteur de l'omoplate, Hôtel-Dieu.
2. Fouquoire, gardien de la paix, 1re compagnie de réserve, atteint au mollet droit.
3. Lucien Marie, 17 ans, charcutier, demeurant 36, rue d'Hautpoul, blessé au côté gauche de la tête (à l'hôpital de la Charité).
4. Haliet, constructeur mécanicien, demeurant 7, rue Keller, blessé à la jambe gauche.
5. Paul Carrier, 31 ans, secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés, demeurant, 5, rue des Beaux-Arts, blessé au bas-ventre.
6. Mme Olga Naghauar, couturière, demeurant 9, rue du Renard, blessée à la jambe gauche.
7. Mlle Baume, demeurant 9, rue Saint-Roch, passée à l'Hôtel-Dieu et ramenée à son domicile.
8. Fernando Jus Rublo, propriétaire, 51 ans, originaire du Mexique, député mexicain, occupant la chambre n° 117 au premier étage de l'hôtel du Louvre, blessé à la cuisse droite par un éclat de métal.
9. Victor Allenou, maire de l'Hermitage-Lorge (Côtes-du-Nord), blessé à la tête.
10. Dame X..., blessée à l'œil et pansée à l'Hôtel-Dieu.
11. Mlle Madeleine Baconel, 7 ans, demeurant 19, rue du Dragon, blessée à la jambe, emmenée par son père.
12. Louis Charton, brigadier au 2e cuirassiers, 4e escadron, transporté au Val-de-Grâce.
13. Louis Pradier, gardien de la paix du XIIe arrondissement, jambe cassée par suite de la chute du cheval tué. Soigné à l'Hôtel-Dieu, salle Landry.
14. Schloterer, gardien de la paix de la 1re compagnie de réserve, bousculé par le même cheval, poignet droit foulé.
15. Le capitaine Schneidar, du 2e cuirassiers.
16. Jean-Marie Thierry, cavalier au même régiment.
17. Léon-Benoît Duperrey, cavalier au même régiment.
18. Jean-Baptiste-Lalande, cavalier au même régiment.
19. Vigros, garde républicain.
20. Augounat, garde républicain.
21. Mme Victoria Brugère, 20, rue des Grands-Augustins.

Les témoins

Un des témoins entendus a été le Dr Duchâtelet. Il se trouvait parmi les curieux et fut l'un des premiers à se porter au secours des victimes.

— Il était exactement minuit 25, a-t-il dit, quand le cortège est arrivé au grand trot sur la place. Lorsqu'il eut dépassé la fontaine, à mi-distance à peu près entre cette fontaine et la café de la Régence, j'entendis partir de la chaussée, à ma gauche, devant le Théâtre-Français, une série de coups de sifflet; très nourris, mais qui avaient l'air plutôt d'un signal que d'une protestation.

Immédiatement après, d'autres coups de sifflet, venant de la direction de la rue de Rivoli, répondaient à ceux-ci, au moment où le cortège s'engageait rue de Rohan et ralentissait légèrement son allure. Sur la masse noire de la foule, les casques des cuirassiers s'enlevaient en clair et luisaient, symétriquement alignés.

Tout à coup, retentit une détonation assez forte. On eût dit un gros pétard qui avait fait coup double. En même temps, le bel ordre de l'escorte a rompu, les casques s'entremêlèrent. Ce ne fut plus que confusion et que désordre.

— Au moment de la détonation, avez-vous perçu la lueur de la bombe?

— Aucunement. Du point où je me trouvais placé, avec la foule interposée entre moi et le lieu de l'attentat, il était impossible de rien percevoir. D'ailleurs, au dire d'un témoin qui se trouvait rue de Rohan et que j'ai entendu faire à un agent le récit de ce qu'il avait vu, la lueur ne s'est pas élevée à plus de 1m,20 ou 1m,25 au-dessus du sol.

Le capitaine Garnier

Le capitaine Garnier, qui chevauchait à côté de l'une des portières du landau officiel, a fait le récit suivant :

— En sortant de l'avenue de l'Opéra, si brillamment illuminée, et lorsque nous nous sommes engagés dans la rue de Rohan, nous avons tous eu la sensation d'entrer dans un trou noir. Des becs de gaz avaient été éteints et nous venions d'être aveuglés par la lumière électrique. J'ai vu sondain une masse noire traverser l'espace, et je crois pouvoir affirmer que je me suis bien alors rendu compte de sa trajectoire. Cette masse était lancée d'un point élevé, opposé certainement à l'hôtel du Louvre, soit d'une des colonnes de la rue de Rivoli, soit d'un entablement des guichets du Carrousel. Aussitôt, l'explosion se produisit. Je dois dire, à la louange de tous mes hommes, que personne ne broncha. Suivant la consigne donnée, les cuirassiers enserrèrent de plus près la voiture présidentielle, sans augmenter l'allure, car, pour marcher au galop, il eût fallu que le roi ou M. Loubet nous en donnassent l'ordre. Immédiatement après la déflagration, j'ai vu Alphonse XIII se pencher et demander au capitaine Schneidar s'il n'avait pas été atteint. Sur une réponse négative, le roi s'est assis, et le cortège a poursuivi sa route comme si rien ne s'était passé.

Pourtant l'engin devait être d'une extrême violence. Trois de mes cavaliers ont été blessés aux bras et aux cuisses. J'ai eu treize chevaux blessés, tous généralement à la partie inférieure des membres antérieurs. J'estime pour ma part que l'individu qui a lancé la bombe savait bien ce qu'il faisait. *Il a mal rectifié son tir, voilà tout,* sinon l'engin tombait sur les genoux de M. Loubet, et alors, de la voiture et de ceux qui l'occupaient, il ne serait plus resté que des miettes.

Moi qui connaissais la position de tous mes cavaliers, j'ai été fort surpris des effets de l'explosion. C'est ainsi que des chevaux qui se trouvaient tout près de la bombe sont restés indemnes, tandis que d'autres placés au deuxième ou troisième rang ont été atteints. Cela démontre bien que les projectiles sont partis de bas en haut, passant au-dessous du ventre des chevaux de première ligne pour atteindre ensuite, en remontant, les montures de deuxième rang. C'est miracle, à mon avis, que cet attentat n'ait pas causé plus de victimes.

Celui qui ramassa la bombe

Nous avons dit qu'un second engin avait été découvert intact. Celui qui le ramassa ne se doutait pas que c'était une bombe.

C'est un jeune homme de 20 ans, M. Chevigny, employé dans un grand magasin.

Il avait aperçu l'engin constitué par une pomme de pin telle qu'on en voit au sommet des grilles, et l'avait mis dans sa poche en qualité de collectionneur. Il se rendit ensuite dans un café des grands boulevards, près de la Madeleine, où un cousin et quelques camarades l'attendaient.

— J'examinai alors ma trouvaille, a-t-il dit hier matin à M. Leydet. Je vis sur l'un des côtés de l'ouverture un petit tube en verre qui contenait un liquide, puis à côté, dans l'intérieur de la boule, une poudre composée de petits grains jaunâtres.

Je compris alors et mes amis aussi que c'était une bombe que j'avais trouvée.

Je ne me rendais nullement compte à ce moment du danger que je courais. Ce fut mon cousin qui commença à me faire peur.

— Mais, malheureux! s'écria-t-il, tu vas nous faire sauter ici. Cours vite porter cela au commissariat et ne fais surtout pas de mouvements violents en route.

Je revissai l'écrou et me mis en quête du poste de police le plus voisin, car je ne voulais pas abandonner l'engin dans la rue, de peur qu'un passant ne le choquât du pied. On me conseilla d'aller rue du Choiseul. Je m'y présentai donc. Le sous-brigadier, lorsque je lui présentai l'objet, s'écria d'un ton plutôt bourru :

— Qu'est-ce que c'est que cette...

— C'est une bombe...

— Une bombe..... Mais vous êtes fou?

— Non..... tenez..... je vais la désamorcer... Vous verrez!..... Il y a un tube..... une poudre jaunâtre.....

— Mais voulez-vous laisser cela tranquille malheureux..... Posez-moi ça dans un coin bien délicatement..... Là, c'est bien..... Et l'avez-vous trouvée?

Dans mon trouble, je déclarai d'abord que c'était rue des Pyramides, mais c'est inexact. C'est à l'angle des rues de Rohan et de Rivoli.

— Vous ne savez pas à quel danger vous avez échappé, lui dit à ce moment M. Girard, chef du Laboratoire municipal. Vous pouvez vous vanter d'avoir eu une vraie chance.

Alors la peur prit l'employé qui se mit à trembler de tous ses membres.

Voilà une aventure qui va le dégoûter de sa passion de collectionneur.

Composition de la bombe

M. Girard, directeur du Laboratoire municipal, a procédé hier soir à l'examen de la bombe ramassée intacte. Elle est identique à celle qui a éclaté.

Les deux bombes, nous l'avons dit, étaient des pommes de pin en fonte, de forme conique, par conséquent arrondies en haut et aplaties en bas.

La contenance de la partie évidée de la pomme de pin est de 130 à 140 centimètres cubes, ce qui comporte une charge d'environ 150 grammes de matière détonante.

L'explosion devait être produite par du fulminate de mercure introduit avec de grandes précautions dans l'engin. Le fulminate, sous l'influence d'un choc, peut détoner sans contact d'autre substance. C'est le corps qui est placé dans toutes les cartouches de fusil et qui, en éclatant, enflamme la poudre.

Mais les préparateurs avaient voulu assurer l'explosion. A l'intérieur de la cavité, ils avaient disposé deux petits tubes en verre fermés hermétiquement, cachetés à la cire, et contenant de l'acide sulfurique concentré.

L'acide, en se répandant sur le fulminate, en provoque la détonation.

Les deux petits tubes étaient entourés de fils dont les extrémités étaient restées engagées dans le pas de la vis d'écrou bouchant l'engin. Les tubes étaient ainsi suspendus dans la masse du fulminate, mais ils étaient environnés de débris métalliques qui, au moment du choc, devaient les briser.

L'acide devait alors se répandre sur le fulminate et en déterminer l'explosion.

Le fulminate ayant une grande puissance brisante, la pomme de pin devait voler en éclats avec force.

C'est vraiment un miracle que la pomme de pin trouvée rue des Pyramides n'ait pas explosé dans les mains de ceux qui l'ont manipulé avant M. Girard. Si elle était tombée dans le poste de la rue de Choiseul, elle eût renouvelé la catastrophe de la rue des Bons-Enfants.

Le complot et les conjurés

L'enquête judiciaire a formellement établi que l'attentat contre Alphonse XIII est le résultat d'un complot ourdi à Barcelone, exécuté avec un engin de fabrication espagnole et par un Espagnol, du nom de Ferros.

Il y a une quinzaine de jours, la police française était au courant de ce qui se tramait.

— La Sureté générale et la préfecture de police, a dit M. Mouquin, directeur des recherches, avaient appris de Madrid et de Barcelone que quatre ou cinq anarchistes avaient décidé de tuer Alphonse XIII. L'attentat devait être commis soit en Espagne, soit sur le parcours, soit à Paris. C'est à Barcelone que le complot avait été formé. Le 26 mai, on arrêta à Paris, à leur arrivée d'Espagne, quatre de ces individus. La décision fut concernant avait été prise par le ministère de l'intérieur.

Voici leurs noms : Vallina, Navarro, Pallacios, tous les trois Espagnols, et Harvey, Anglais.

Leur complice échappa à la « filature », et c'est lui qui est l'auteur de l'attentat. Voici comment nous avons obtenu cette conviction :

M. Chevigny se trouvait à l'angle de la rue de Rohan, du côté de la papeterie Hautecœur. Il vit un individu, placé près de lui, lancer un objet vers le cortège. L'explosion se produisit.

M. Chevigny fut quelque temps à se rendre compte de ce qui venait de se passer; puis il comprit que son voisin était l'auteur de l'attentat. Mais cet individu fuyait du côté du Théâtre-Français. Il lui donna la chasse; il allait le saisir. Un bicycliste renversa M. Chevigny, et le criminel continua sa course.

M. Chevigny avait cependant eu le temps de bien voir le criminel, et il en a donné un signalement qui correspond de tout point au signalement de l'anarchiste venu à Paris avec Vallina, Navarro, Pallacios et Harvey.

Ajoutons que la déposition de M. Chevigny a été corroborée par une dame Guichard, et un M. Piude.

Un mandat contre Ferras

Un mandat d'amener a été aussitôt lancé contre Ferras, l'anarchiste auteur de l'attentat.

C'est un jeune homme de 25 à 30 ans. Il avait été signalé à la police en même temps que Vallina et les autres anarchistes arrêtés; mais il était parvenu à se soustraire à toutes les recherches.

C'est un individu grand, brun, aux yeux très vifs, ayant le type et surtout l'accent méridional.

Plan du lieu de l'attentat

S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne, en uniforme de capitaine-général espagnol, à la manœuvre de Châlons